

Jacques Musset

REPENSER DIEU DANS UN MONDE SÉCULARISÉ



KARTHALA

« Dieu » n'est plus une évidence ni une nécessité dans notre monde occidental, progressivement sécularisé depuis le siècle des Lumières. Jusqu'alors, la foi en Dieu s'imposait sociologiquement et n'était remise en cause que par des minorités. Avec le développement de la rationalité comme exigence sociale et individuelle, on a commencé à discuter et à mettre en cause des vérités venant de la Tradition et prônées par voie d'autorité. L'athéisme est apparu et a fait tache d'huile. Campant sur leur doctrine traditionnelle, les Églises ont souvent réagi en condamnant ceux qui s'essayaient à repenser le christianisme et ses sources. Mais la culture du débat s'est imposée peu à peu et, aujourd'hui, elle va de soi.

Ceux pour qui l'héritage chrétien garde sa valeur sentent la nécessité de le réinterpréter. Ils ne peuvent plus adhérer à des affirmations et à des représentations de Dieu qui datent d'époques culturellement révolues. Sont en effet problématiques celles qui présentent Dieu comme tout-puissant, omniscient, clé de voûte du monde, maître de l'histoire, ayant un projet sur les sociétés et sur chacune des vies humaines, révélant ses volontés aux hommes, notamment en s'incarnant parmi eux et en déléguant à certains la mission d'être des authentiques interprètes de ses desseins.

Y a-t-il une autre approche de Dieu qui soit crédible pour des femmes et des hommes vivant dans un monde sécularisé ? Une approche qui s'enracine dans la manière d'inventer leur existence personnelle et sociale avec authenticité ? Est-il ainsi possible de pressentir le mystère de Dieu à partir du mystère de l'homme ? En quoi cette approche rejoint-elle celle de Jésus de Nazareth ? C'est à ces questionnements que l'auteur, lui-même chrétien, s'essaie à répondre. Il expose sa recherche longue d'une quarantaine d'années, éclairée par les apports de devanciers et de contemporains.

Sens & conscience

Collection dirigée par Robert DUMONT

REPENSER DIEU DANS UN MONDE SÉCULARISÉ

Collection *Sens et Conscience*

Le christianisme dans la modernité

« Sens et Conscience » est une collection des éditions Karthala créée en 2015 et dirigée par Robert Dumont, oratorien et ancien prêtre-ouvrier.

Cette collection a pour objectif de faire connaître et de soutenir les recherches actuelles pour un christianisme crédible dans la modernité. La démarche éditoriale est menée dans le respect des exigences de tout travail intellectuel, sans *a priori* ni tabou. En toute liberté de conscience.

Elle accueille des textes relatifs à la nécessaire mutation du christianisme. D'abord par une relecture des textes de la Bible à la lumière des acquis de l'exégèse. Ensuite par une quête des expressions de la foi qui prennent en compte les attentes de la culture moderne, celles des femmes et des hommes du XXI^e siècle.

Jacques Musset, 78 ans, a été successivement aumônier de lycée, animateur de groupes bibliques puis formateur à l'accompagnement des malades en fin de vie en milieu hospitalier. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'aventure spirituelle et chrétienne.

Couverture : Conception graphique : Labwat

© Éditions KARTHALA, 2015
ISBN : 978-2-8111-1476-3

Jacques Musset

Repenser Dieu dans un monde sécularisé

Essai

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS

OUVRAGES DE JACQUES MUSSET

Le livre de la Bible en deux volumes : Ancien et Nouveau Testament, Gallimard Jeunesse, (en collaboration avec vingt-cinq illustrateurs et traduit en douze langues), 1985 et 1987. Réunis en un volume, 2008.

L'enfant d'où je viens, Siloë, 2003.

Ma traversée des séminaires, préface de Gérard Bessière, Siloë, 2005.

Une vie en chemin, préface de Gérard Bessière, Siloë, 2007.

Le potager, école d'humanité, autoédition, 2008.

S'approprier l'évangile selon saint Matthieu (Comprendre le texte ; risquer sa propre parole), autoédition, 2009.

Les chemins de la naissance à soi-même, Préface de Yves Prigent, Karthala, 2007.

Quand la maladie ramène à l'essentiel, Préface de Charles Juliet, Siloë, 2011. Réédition Karthala, 2014.

Être chrétien dans la modernité, réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible, Golias, 2012.

Marcel Légaut, une parole féconde, Karthala, 2014.

*En doutant, nous venons à la recherche
et en cherchant nous percevons la vérité.*

Pierre Abélard

*On ne voit pas la lumière,
mais les visages qu'elle éclaire.*

Jean Sullivan

*Je sais une source qui jaillit et qui fuit
mais c'est de nuit.*

Saint Jean de la Croix

Avant-propos

Ce livre est avant tout le témoignage de mon cheminement spirituel enraciné dans l'épaisseur de mon existence. Mon itinéraire d'humain et de croyant chrétien s'étendant sur plus de cinquante années fut long et malaisé, mais au bout du compte libérateur et fécond. Des interrogations vitales m'ont bousculé au fil des ans. Elles étaient issues tout à la fois d'épreuves et de crises traversées, de prises de conscience consécutives à des rencontres et des lectures, d'un patient et obstiné travail de discernement sur mon passé et mes héritages culturels et religieux.

En évoquant d'abord dans ce livre quelques étapes de mon parcours, je décris comment j'en suis venu, par une exigence intime d'intégrité, à professer aujourd'hui la foi en « Dieu » qui est la mienne. Celle-ci a été inéluctablement décapée par rapport à la foi de mon enfance, de mon adolescence et de mes premières années de vie adulte. J'ai dû la recréer pour qu'elle soit crédible par moi dans la modernité présente. Je ne l'impose à personne, Je ne prétends pas qu'elle soit la seule façon de croire en « Dieu »¹ dans un monde sécularisé. Je témoigne seulement de ce que fut mon propre chemin.

Cependant, loin d'être un cas unique, je constate que mon itinéraire rejoint celui de beaucoup de chrétiens qu'il m'a été donné de rencontrer et aussi d'accompagner. Car j'ai été prêtre

1. Le mot « Dieu » sera entre guillemets tout au long du livre, sauf dans les citations d'auteurs. Il a été et demeure tellement galvaudé que toute recherche doit être consciente de sa relativité.

durant vingt-trois ans, de 1962 à 1985, dans trois secteurs particulièrement effervescents : l'aumônerie de lycée public, la formation biblique d'adultes en questionnement et, à titre personnel, la vie d'une communauté chrétienne de base.

Mes huit années d'aumônerie de lycée (1967-1975) m'ont plongé dans un milieu qui n'était plus celui de la chrétienté. La grande majorité des lycéens avaient certes été baptisés, confirmés, confessés, eucharistiés, catéchisés mais, passé la communion solennelle, ils ne fréquentaient qu'en petit nombre l'aumônerie. Apparemment la religion dont ils avaient été gavés durant leurs douze premières années était pour eux une réalité du passé, un héritage sociologique lié aux habitudes familiales. Elle était comme étrangère à leurs préoccupations d'adolescents, à leurs questionnements, à leurs centres d'intérêt, à la culture dans laquelle ils étaient immergés. Entre la génération de leurs parents encore relativement imprégnée de foi chrétienne et la leur, s'était en effet produite une rupture. La transmission de l'identité chrétienne assurée quasi naturellement jusque-là ne fonctionnait plus. Il s'avérait que « les petits des chrétiens ne devenaient pas automatiquement des petits chrétiens », selon l'expression du théologien Joseph Moingt qui en concluait : « On ne naît plus chrétien, on le devient ». Moi-même, durant cette période, en interrogation sur mon identité chrétienne, j'ai commencé à percevoir avec acuité que la cause essentielle du désintéressement des jeunes vis-à-vis du christianisme n'était pas uniquement extérieure comme on le prétendait, mais intérieure à l'Église. La présentation dogmatique et moralisante de la foi que celle-ci proposait à ses « fidèles » n'avait plus de sens pour eux.

Ce que je constatais dans le monde lycéen était monnaie courante dans le monde étudiant. Ainsi, un fort pourcentage de garçons et de filles baptisés après un long temps de catéchuménat n'arrivaient pas à s'intégrer dans les communautés paroissiales habituelles et décrochaient rapidement de toute pratique religieuse, voire de la foi. La greffe ne prenait pas. C'était déjà un phénomène observé dans *La France pays de mission ?*, livre retentissant paru en 1943², dont les auteurs étaient les abbés

2. *La France, pays de mission ?* Suivi de *La religion est perdue à Paris, textes et interrogations pour aujourd'hui*, 360 p., Karthala, Paris, 2014.

Daniel et Godin aumôniers de la Jeunesse ouvrière chrétienne en région parisienne. Des jeunes ouvriers devenus chrétiens, écrivaient-ils, et même les membres de sections jocistes ne trouvaient pas leur place dans les paroisses, sauf à se couper de leur milieu. C'est pourquoi, les deux prêtres préconisaient la création de communautés spécifiquement ouvrières à côté des paroisses où ils pourraient communautairement exprimer et célébrer leur foi dans leur culture originelle ? N'est-ce pas encore la même situation décalée qu'éprouvent aujourd'hui les nouveaux baptisés adultes en se sentant déphasés en milieu paroissial ? Une partie de la génération lycéenne et étudiante des années 70 et 80 ainsi que la suivante sont ainsi devenues indifférentes à la foi chrétienne officielle. Pour redevenir crédible, celle-ci ne doit-elle pas se débarrasser du dogmatisme et du moralisme, revenir à la Source, Jésus de Nazareth, et témoigner de lui dans la culture de la modernité ?

Durant mes dix années de formation biblique auprès des adultes, j'ai pu vérifier aussi un évident malaise chez ceux que je rencontrais. Ceux qui avaient des exigences critiques étaient déçus face aux textes de la Bible juive et des évangiles qu'ils avaient lus depuis leur enfance au pied de la lettre, faute d'avoir reçu des clés pour les interpréter convenablement. Nombre de ces textes leur étaient devenus imbuables. Leurs langages et leurs représentations étaient non seulement incompréhensibles mais inacceptables. La grave carence dès le catéchisme d'une formation sérieuse à l'étude des textes bibliques et évangéliques n'a pu que produire à leur égard des réactions de dédain, voire de rejet, chez ceux qui réfléchissaient. En accompagnant dans la compréhension des textes ceux qui venaient à mes réunions, je comprenais ceux pour qui ils étaient pierre d'achoppement. J'avais éprouvé leurs réactions, dix ans auparavant, quelques brèves années après mon ordination à la prêtrise. Vu l'insignifiance de l'enseignement biblique qui m'avait été dispensé au grand séminaire, les textes m'étaient devenus, à moi aussi, hermétiques et j'ai failli tout envoyer promener. Il me fallut consentir à un sérieux travail de réappropriation comme je le décrirai plus loin dans mon itinéraire. On ne peut adhérer qu'à ce qui a du sens pour soi.

Ainsi mes questionnements et ma recherche d'une approche crédible du mystère de « Dieu » sont-ils assez représentatifs de la démarche de chrétiens actuels qui n'ont pas largué leur héritage à la différence de nombre d'autres, découragés au fil des ans par l'inertie de l'Église catholique et s'éclipsant sur la pointe des pieds. Bien qu'insatisfaits depuis plusieurs dizaines d'années de l'enseignement traditionnel, ces chrétiens s'autorisent à conduire seuls ou en groupe une recherche qui leur permette de se déterminer personnellement et librement.

L'évolution était prévisible dans les années qui ont suivi immédiatement le concile. Celui-ci dès son annonce était apparu à nombre de chrétiens comme une chance extraordinaire de profonde rénovation d'un système sclérosé, tant doctrinal que moral, liturgique et structurel. Tout était à recréer dans un monde marqué depuis trois siècles par la modernité, c'est à dire la revendication légitime pour les humains de penser et de conduire librement leur vie à la lumière de leur raison, et donc de pouvoir interroger d'une manière critique les héritages reçus. Longtemps les responsables de l'Église s'étaient opposés à toute remise en cause perçue comme une atteinte à la Vérité dont ils se disaient les gardiens. Vatican II devait être pour beaucoup l'heure d'une révision décapante et libérante de leur religion compassée à la couleur du message et de la pratique libératrice de Jésus.

Or, le résultat ne fut pas au rendez-vous : on traduisit la liturgie en français mais son langage demeura traditionnel et l'on édicta des règles strictes pour son application ; on fit de belles déclarations sur la collégialité épiscopale, on institua les synodes diocésains et romains mais la pensée et le pouvoir des évêques restèrent subordonnés au centralisme romain ; on proclama la grandeur du laïc chrétien mais le cléricalisme continua et même se renforça en dépit de la création de conseils de pastorale dans les paroisses ; on confirma la conception sacralisée du prêtre, des évêques et du pape, pourtant relative aux temps où elle se mit progressivement en place ; le pape déposséda le concile des questions concernant la régulation des naissances et le célibat des prêtres ; on reconnut les autres Églises chrétiennes et les autres religions, mais on affirma la supériorité de la catholique ; on déclara solennellement la liberté de conscience mais on fit un

devoir aux catholiques de penser et de croire selon la doctrine officielle, ses dogmes et sa morale. Depuis la fin du concile en 1965, malgré des changements utiles mais de surface, par peur et par paresse, les choses entrèrent en stagnation. On « bétonna » même avec le catéchisme de l'Église catholique de Jean-Paul II en 1992 et on fit la chasse aux théologiens novateurs.

Les adeptes du conservatisme s'en sont réjouis. Les partisans d'une réforme se sont satisfaits d'un rajeunissement et d'une adaptation des formes, y trouvant leur compte tout en souhaitant d'autres aménagements. Par contre, nombre de chrétiens sont demeurés insatisfaits en constatant que le bouillonnement du concile n'avait rien changé de substantiel dans l'enseignement dogmatique et moral de l'Église catholique, sa conception des sacrements et son organisation pyramidale. Dans leur culture soucieuse de penser librement et de décider d'une manière responsable, leur Église, son langage et ses pratiques leur parurent anachroniques et incroyables : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part, mais impossibilité à cause de leur propre évolution enracinée dans la modernité.

Il y a 50 ans, en 1966, le concile tout juste achevé, François Roustang, un jésuite, observateur lucide sur l'évolution du catholicisme, avait déjà détecté cette crise et ce malaise dans un article retentissant de la revue jésuite *Christus*³, intitulé « Le troisième homme ». Qui était ce troisième homme ? « Une masse de chrétiens, devant les changements rapides et profonds qui ont eu lieu, ont acquis une liberté personnelle qui ne les situe pas davantage parmi les conservateurs que parmi les réformistes.[...] Un troisième peuple, un troisième homme est en train d'apparaître et l'on risque de ne pas y prendre garde ». Voici ses caractéristiques :

– « le troisième homme » constate une distance entre son existence de croyant et la pratique religieuse », « entre le langage religieux et celui de l'existence »,

– il éprouve l'insignifiance des mots de la foi traditionnelle au regard des effets de sa foi personnelle au sein de son existence quotidienne,

3. *Christus*, n° 52, Tome 13, octobre 1966, p. 561-567 *passim*.

– il fait la distinction explicite entre la foi en Dieu et en Jésus-Christ et la foi en l'Église, les deux étant liées jusque-là, ce qui conduit à considérer comme « dangereux et faux de prendre comme un absolu ce que l'Église affirme aujourd'hui, alors que ses affirmations d'hier se révèlent insuffisantes et sont même parfois contredites. Par le fait même, le chrétien est renvoyé à sa conscience ». Il ne peut plus prendre les règles de l'Église pour argent comptant, par exemple dans le domaine de la sexualité. L'exigence intérieure qui s'impose au « troisième homme » est beaucoup plus grande et profonde que d'obéir automatiquement.

– La liturgie traduite en français lui est inintelligible : il « n'entend goutte à ce langage et, en tout cas, il ne l'atteint guère dans sa vie d'homme ».

– Il constate que « ceux du dehors ne perçoivent pas (dans la doctrine catholique) une parole neuve [mais] ont toujours l'impression d'y entendre l'écho d'un dialecte que les croyants sont seuls à comprendre et qui les intéresse eux seuls ».

– Il a l'impression de « se sentir plus proches de tous les hommes, de partager des valeurs humaines communes, à travers la liberté qu'il a acquise par rapport aux institutions ».

– Il a le pressentiment que le christianisme « n'est pas seulement une pratique religieuse et morale mais la possibilité d'une communication entre tous les hommes, d'un dépassement des querelles de secte, d'une compréhension progressive entre des personnes apparemment étrangères les unes aux autres ».

– Il se questionne sur la foi véritable et [la manière de] discerner ses traductions authentiques. Sa recherche hésitante est garante à ses yeux de vérité. Il est attaché à sa tradition chrétienne, mais sa conviction que la vérité n'est pas donnée une fois pour toutes, que l'on y accède chaque jour par le rejet de l'hypocrisie et le passage personnel de la lettre à l'esprit. D'où le rejet du formalisme et l'importance de « penser par soi-même, de dire ce qu'on pense, d'être soi-même et non plus seulement le reflet de ce que l'on s'attend à trouver en soi ».

– Il recherche un nouveau type de relation entre la foi et la loi, conscient que les lois doivent être sans cesse remises en question.

L'auteur de l'article conclut que, face à l'impréparation du clergé dans son ensemble (évêques et prêtres) à entendre ce déplacement de la conscience chrétienne et face à sa tendance à camper sur des règles à appliquer et des réformes de structures, « Le troisième homme » est ailleurs : « Il n'en est plus à se demander s'il faut maintenir ou transformer, mais il s'interroge au plus profond de sa foi et sur le sens qu'elle peut avoir aujourd'hui dans les relations quotidiennes entretenues avec ses semblables ». Faute d'être compris et accompagné, il risque de se détacher de l'Église, de s'en désintéresser tranquillement et même de lui devenir indifférent. Ce que diagnostiquait François Roustang en 1966 est devenu la réalité. Un nombre important de catholiques ont ainsi coupé avec leur Église dans laquelle ils ne respiraient plus l'air évangélique.

Quatre ans après l'article de François Roustang, en octobre 1970, en paraissait un nouveau, tout aussi marquant, dans les *Études*, autre revue des jésuites, intitulé : « La Passion de l'Église ». Il était signé par Marcel Légaut (1900-1990), grand spirituel du XX^e siècle dont le souci essentiel de son existence fut de décrire et d'analyser la crise de crédibilité de son Église dans la modernité, mais aussi d'énoncer quelques conditions de sa nécessaire mutation. Le sous-titre donnait le ton : « Réflexions d'un chrétien sur la crise religieuse de l'Église catholique en France qui sévit, à l'ère de la science et de la technique, dans les pays issus de l'ancienne chrétienté, et est spécialement aiguë ». Il confirmait et élargissait le diagnostic de Roustang, comme en témoignent les quelques extraits qui vont suivre.

La crise revêt selon lui une profondeur sans pareille. « Elle met en cause les origines du christianisme, le fondement même de ses dogmes et de sa morale. La base sur laquelle s'est édifié le christianisme est suffisamment ébranlée aux yeux de beaucoup pour provoquer l'effritement, puis l'écroulement rapide de la totalité des croyances et des disciplines religieuses. De même que celles-ci étaient jadis acceptées et observées dans leur ensemble, elles sont maintenant rejetées en bloc. Plus encore, l'acte de croire, en tant qu'il se distingue de l'acte de connaître, est mis en question : dans la pratique on s'en désintéresse, si on ne l'ignore pas radicalement. C'est peut-être la

manifestation la plus significative de la crise spirituelle actuelle, son expression la plus visible et la plus répandue ; l'homme est conduit au-delà de l'incroyance, au-delà même de l'agnosticisme, à une indifférence totale à l'égard des questions religieuses, telles du moins qu'elles ont été exposées et reçues jusqu'à présent ».

Les causes de la crise ? « Sans nul doute les progrès modernes dans l'ordre de la connaissance, les exigences de l'honnêteté intellectuelle, les nouvelles aspirations spirituelles des hommes ont été l'occasion de cette crise et l'ont déclenchée plus que les bouleversements modernes ». Mais l'incapacité, voire le durcissement de l'Église à répondre d'une manière positive aux questionnements posés à la foi ont été déterminants.

« Pour comprendre les causes principales de la crise religieuse actuelle et pouvoir ainsi y porter remède efficacement, il est nécessaire, écrit Légaut, de se reporter aux graves difficultés qu'a connues l'Église en Occident, et particulièrement en France au cours des controverses modernistes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. C'est à cette époque que le malaise a commencé à se manifester d'une façon plus visible, sous des formes d'ailleurs très différentes principalement philosophiques et exégétiques... La crise moderniste fut le premier symptôme de celle qui sévit maintenant avec des dimensions d'une tout autre ampleur... La manière même dont l'Église a réagi devant les critiques que lui faisaient quelques-uns de ses membres les plus religieux ne l'a pas préparée à surmonter cette crise par des moyens proprement intellectuels et spirituels. L'Église n'a su réagir alors que par voie d'autorité. Elle prépara ainsi les extrêmes difficultés du présent. À quelques exceptions près, l'Église répondit par des anathèmes aux objections philosophiques et historiques que la science moderne opposait à l'enseignement ecclésiastique sur les origines du christianisme et de sa doctrine ; elle se contenta de mener une répression rigoureuse et une épuration minutieuse dans le corps professoral des séminaires ».

Cependant la mise en question se poursuit et s'amplifie. « À mesure qu'ils devenaient plus exigeants, plus entreprenants

aussi par vitalité personnelle, (les chrétiens) n'étaient pas sans s'apercevoir combien les doctrines qui leur étaient enseignées et imposées telles des vérités absolues, étaient marquées de toute manière par les civilisations passées ; combien elles s'étaient fait jour dans des conditions complexes, contingentes, ambiguës même ; combien elles s'étaient souvent développées de façon purement déductive à partir d'opinions tenues pour des évidences ; ou encore combien elles étaient inspirées par des atavismes, par des intérêts affectifs, par le besoin de certitude et de sécurité. N'étaient-elles pas dictées aussi par des nécessités de gouvernement, sans doute liées à des préoccupations morales essentielles, mais encore très soumises aux conditions économiques et politiques du temps ? Ne laissaient-elles pas transparaître aussi le souci dominant de faciliter la pratique de la religion en l'adaptant, en la limitant même aux tendances superstitieuses des hommes, à leurs coutumes païennes ? »

Quels changements s'imposent, selon Marcel Légaut ? « Tout est, non seulement à réformer et à consolider, mais à reprendre autrement, à partir de la base, afin de conserver ce qui doit l'être, lui redonner vie et finalement faire œuvre utile pour l'avenir et même déjà pour le présent... (En effet,) la lettre de la tradition la plus vénérée est inadaptée, elle aliène l'homme au lieu de l'accomplir. Au nom de la religion, elle empêche d'être religieux ou fausse la vie spirituelle. Il s'agit d'une mutation, non d'un simple changement. Cette reconstruction exigera une vitalité spirituelle exceptionnelle pour permettre à l'Église, grâce à une intelligence renouvelée de son histoire, d'innover avec sagesse dans le domaine jadis le plus assuré de la doctrine et de la discipline, sans trahir sa mission. Sans cette recherche, poursuivie dans la totale indépendance qu'exige l'honnêteté intellectuelle, vivifiée aussi par l'approfondissement humain qui a permis d'atteindre le niveau de la foi en soi et de la foi en Dieu, le christianisme manque à sa mission. Il dégénère en une religion comme les autres, est condamné à se cantonner dans le ghetto des affirmations incontrôlables où il s'étirole en croyances et en pratiques qui deviendront des somnifères pour les médiocres et des poisons pour les meilleurs ».

De 1970 à sa mort en 1990, Marcel Légaut a développé et approfondi ces constats et ces perspectives dans une douzaine de livres qui n'ont rien perdu de leur actualité.

Aujourd'hui, où en est-on dans l'Église catholique ? Dans le contexte présent du catholicisme s'opposent violemment les conservateurs qui ont une peur bleue de tous les changements et les réformateurs qui, remplis de bonne volonté, veulent humaniser leur Église, la rendre moins rigide, améliorer les rapports entre ses différents acteurs. Les premiers crient à l'imposture dès qu'il est question de bouger ce qu'ils ont toujours connu, et ce ne sont pas uniquement des gens âgés. Une grande partie de la génération des « jeunes » prêtres sortis des séminaires depuis vingt ans ont des discours et des pratiques traditionnels et ils s'en font un point d'honneur. Les seconds souhaitent mettre fin à certaines pratiques perçues comme scandaleuses, mais sans toucher aux soubassements dogmatiques du *Catéchisme officiel de l'Église catholique*, promulgué solennellement par Jean-Paul II, et sans avoir conscience que tout le reste en découle. N'est-ce pas très insuffisant ? « Le troisième homme » d'aujourd'hui qui correspond à la description de François Roustang ne s'en accommode pas, ni non plus ceux qui partagent les analyses et perspectives de Marcel Légaut. Les chrétiens de ce « troisième peuple », malgré leur discrétion, ne sont pas inertes. Ils poursuivent leur route seuls, en communauté ou même participent aux activités de leur Église, mais en pratiquant souvent le grand écart. Ainsi forment-ils un vaste réseau souterrain, impossible à dénombrer, en communion mutuelle par le même esprit évangélique qui les inspire et les pousse à inventer leur propre vie, en lien avec d'autres hommes et femmes croyants, athées ou agnostiques...

Je suis l'un d'eux. Bien des lecteurs de ce « courant » trouveront dans les pages qui suivent de quoi confirmer, nourrir et approfondir leur recherche. Pour commencer, l'histoire de ma foi en « Dieu », pourra les stimuler à relire leur itinéraire singulier et le « déplacement » de leur propre foi. Dans les chapitres qui font suite, ils trouveront de nombreux éléments de réflexion qui m'ont aidé à débayer mes anciennes croyances, à trouver le

chemin de ma foi en « Dieu » dans la culture contemporaine et le monde sécularisé. Partagées depuis des années dans de nombreux groupes, ces réflexions ont contribué à clarifier et affermir la recherche de chrétiens en exode. Elles peuvent conforter et alimenter les lecteurs du présent ouvrage qui avancent sur les mêmes chemins. Quant à ceux qui ont de la foi chrétienne l'image d'Epinal d'une religion dogmatique et moralisante qu'ils refusent à bon droit, ils pourront entrevoir le sérieux d'une autre démarche de foi en « Dieu », fidèle à celle de Jésus de Nazareth, mais en la recréant et en l'actualisant dans le contexte de la modernité. Voie exigeante, mais n'est-elle pas incontournable pour eux qui s'essaient à actualiser l'Évangile aujourd'hui ?

1

Histoire de ma foi en « Dieu »

Itinéraire d'une « déportation »

Je n'entends pas ici le mot « déportation » au sens, qui aujourd'hui vient spontanément à l'esprit, d'internement dans un camp de concentration à l'étranger. Je l'emploie dans une autre signification : « action d'être dévié de sa direction, entraîné hors de sa route, de sa trajectoire » (Petit Robert). C'est bien l'aventure qui m'est arrivée dans mon cheminement spirituel et qui m'a conduit à être le croyant que je suis devenu.

Je viens de loin

Je suis né et j'ai été élevé dans les langes d'une société rurale et catholique où tout semblait défini une fois pour toutes. Politiquement et socialement, on était à droite. La valeur essentielle était le respect de l'ordre établi. Religieusement, on était également foncièrement conservateur. Le catéchisme catholique à l'usage des diocèses de France que j'ai appris par cœur était divisé en trois parties : les vérités à croire, les sacrements à recevoir, les commandements à pratiquer. Il procédait par questions et réponses. Dans les réponses, tout était dit de ce qu'il fallait savoir et faire pour être un bon chrétien. Il n'y avait

pas à s'interroger mais seulement à apprendre par cœur et à adhérer, sans l'ombre d'un doute, à la doctrine énoncée. Douter c'était, nous disait-on, entrer dans le jeu du diable, risquer de perdre la foi et au bout du compte compromettre son salut éternel. L'obéissance était la voie royale pour éviter l'enfer et gagner le ciel.

L'adhésion à l'édifice doctrinal qui nous était inculqué reposait un présupposé indiscuté et indiscutable : l'Église catholique détenait et enseignait la Vérité venant de « Dieu », elle ne pouvait ni se tromper ni nous tromper. Ses responsables, le pape et les évêques étaient mandatés par le Christ lui-même pour transmettre cette Vérité à tous les hommes. C'est dire que les autres voies spirituelles étaient jugées inauthentiques et que le mieux qu'elles puissent faire était de rejoindre le troupeau catholique. « Hors de l'Église pas de salut », les choses étaient claires et nettes. Nous ne sommes pas encore, hélas, sortis, de cet état d'esprit, en dépit des relations qui se veulent cordiales entre religions.

Il ne serait venu à l'idée de personne de s'interroger sur le bien-fondé des enseignements reçus et des prétentions de ceux qui les dispensaient. Tout le monde filait droit, du moins extérieurement. Des quelques individus de ma paroisse natale qui se tenaient hors du bercail catholique, c'est-à-dire qui ne fréquentaient pas la messe dominicale, on disait qu'ils avaient été contaminés par de mauvaises fréquentations à la ville ou qu'ils étaient issues de familles étrangères au pays. Il y avait par exemple près de chez mes parents un ouvrier retraité de la SNCF qui ne mettait jamais les pieds à l'Église. On le soupçonnait d'être communiste. Et les communistes à l'époque, c'était l'horreur : ils voulaient la mort de Dieu et du christianisme ! Pareillement, durant la guerre 39-45, des enseignants d'une école publique de Saint Nazaire qui s'étaient réfugiés dans ma commune avec leurs élèves détonnaient dans notre ensemble communal et paroissial, uniformément bien-pensant. On ne connaissait que l'école catholique, l'autre avait fermé ses portes depuis des dizaines d'années. Nous étions polis avec ces anticléricaux, mais nous gardions soigneusement nos distances.

Enfant, je partageais inconsciemment les convictions communes de mes compatriotes, dont j'imaginai qu'elles

étaient la référence universelle. Elle faisaient partie de mon identité reçue, comme d'être Nantais et Français. Mon adhésion était sociologique. Bien que je ne fusse pas un garçon particulièrement pieux, j'ai eu cependant très tôt le désir d'être prêtre. Ce désir tenait certainement autant au goût d'accéder à la charge sacerdotale – poste de responsabilité enviable dans le microcosme religieux où je vivais – qu'au désir de consacrer ma vie à « Dieu » et de faire connaître l'Évangile. Mes mobiles profonds étaient extrêmement mêlés.

Je suis rentré au séminaire à l'âge de onze ans et je me suis moulé sans difficulté dans le cadre qui était imposé : prières tout au long de la journée, messe et chapelet quotidiens, exhortation spirituelle du supérieur et confession hebdomadaire. Je m'y pliais sans rechigner. Ces exercices allaient de soi pour un futur prêtre. Mais ce qui me mobilisait davantage, c'était les études qui me passionnaient et la camaraderie si précieuse dans ce milieu clos.

Premiers questionnements

Mes premiers questionnements se firent jour en classe de seconde. Notre professeur d'histoire était un homme d'une grande honnêteté intellectuelle et d'une immense culture, et il savait de plus captiver notre attention en émaillant son cours d'anecdotes illustrant ses propos. De plus, il était d'un abord accessible sur la cours de récréation : nous pouvions sans crainte deviser avec lui sur n'importe quel sujet. Quand nous avons étudié le XVI^e siècle, il ne nous cacha pas la situation pitoyable de l'Église catholique minée de l'intérieur par toutes sortes de déviances. Dans ce contexte, les revendications de réforme du moine allemand Luther étaient tout à fait pertinentes. Il s'agissait d'un retour de l'Église à sa source évangélique. Ce fut pour moi une prise de conscience fulgurante. On m'avait caché jusque-là la vérité. Ainsi, Luther, présenté comme un infâme personnage, grossier et débauché, devenait en réalité un passionné de l'Évangile que les circonstances seules

avaient contraint en conscience à quitter l'Église catholique. Je date de cette époque l'avènement en moi d'un tout début d'esprit critique.

Cette même année, je fus pris d'une sérieuse crise de conscience à propos de la pratique de la communion. J'avais lu dans l'évangile de Jean : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous... » et on m'avait enseigné que dans l'hostie consacrée, le Christ était « présent dans son corps, son âme et sa divinité ». Pendant une messe, tout à coup, une interrogation surgit dans ma tête : « Comment la rondelle blanche de pain azyme pouvait-elle être la présence réelle du Christ ? » Et puis : « Manger l'hostie n'était-ce pas une forme d'anthropophagie ? ». Je fus ce jours-là, par une sorte de répugnance instinctive, dans l'impossibilité de communier et je récidivai plusieurs jours de suite sous les yeux du supérieur, qui pouvait penser que mon abstention était due à une faute grave contre la pureté. Eh bien, non ! Ma grève de la communion qui dura plusieurs jours avait pour cause un questionnement intérieur qui m'empêchait de poser un acte inacceptable et insensé à mes yeux. Je m'ouvris de mes interrogations auprès de mon directeur de conscience. Lui (par quel raisonnement ?) me rassura et je repris la file des communiantes. Mais jamais par la suite je ne fus convaincu par les théories alambiquées de la transsubstantiation qui me semblaient un tour de passe-passe. Sans le savoir, je penchais déjà du côté de la conception protestante pour qui le pain rompu et le vin partagé sont le mémorial de l'existence de Jésus de Nazareth et de sa vie donnée. Les choses s'éclaircirent, mais bien après mon ordination sacerdotale.

Au grand séminaire, la formation philosophique et théologique n'était pas de nature à cultiver l'esprit critique et à développer une pensée personnelle autonome. Nous apprenions la bonne doctrine de façon à pouvoir la relayer telle quelle plus tard à nos paroissiens. Je me souviens cependant d'un professeur dont l'enseignement était plus ouvert. Curieusement, alors qu'il était chargé de nous donner des cours d'apologétique dont l'objectif était de nous démontrer la pertinence de la foi chrétienne, son souci n'était pas de nous ressortir de vieux arguments périmés mais de nous introduire à la réflexion élaborée au cours des soixante-dix dernières années par les penseurs

chrétiens affrontés à la modernité. Je me souviens particulièrement de sa présentation de « *L'Action* » de Blondel (1893), célèbre philosophe d'Aix-en-Provence qui s'essaya à montrer que l'être humain vivant son existence avec intégrité ne pouvait pas ne pas se poser la question d'une Transcendance inspiratrice au cœur de son être. C'était une approche du mystère de « Dieu » d'une façon tout à fait nouvelle, non pas d'une manière déductive mais inductive à partir de la recherche personnelle et existentielle par l'homme du sens de sa propre vie. C'est celle qui m'apparaîtra des années plus tard comme la seule digne de l'homme et de « Dieu ». Mais ce bref rayon de soleil fut vite dissipé par la grisaille des enseignements traditionnels. Pourquoi en ai-je gardé la mémoire ? Sans doute répondait-il à une attente secrète dont je n'avais pas conscience, conditionné que j'étais par un pesant surmoi.

Premières prises de distance

Sitôt mon ordination sacerdotale fin juin, je fus confronté aux travaux pratiques de la confession. Nommé durant les vacances d'été dans une paroisse centrale de Nantes, lieu de pèlerinage fréquenté, je mis tout de suite le pied à l'étrier du confessionnal, qui, aux heures d'ouverture ne désemplissait pas. Je n'avais encore jamais séjourné dans une de ces petites boîtes obscures, qui communiquaient par des grilles étroites avec les cases de droite et de gauche où s'agenouillaient les pénitents. Dans la pénombre, je distinguais une forme de visage dont je ne reconnaissais le sexe qu'à la voix. « Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché ». Ainsi commençait la séance. S'ensuivaient des listes de péchés de toute espèce. Ceux de la « chair » arrivaient largement en tête. Il y avait quelques « accusations » plus personnelles envisageant d'autres secteurs de l'existence, mais c'était rare. Avoir vingt-six ans et me retrouver dépositaire de tout ce fardeau (souvent ce fatras) humain, où s'étaient la vie la plus intime des gens et où se mêlaient culpabilité, angoisse, ritualisme et conception magique, avait des côtés